

«C'est la race qui fait l'élevage»

■ Jocelyne Porcher est sociologue, directrice de recherche à l'Institut National de Recherche Agronomique (INRA) de Montpellier. Ancienne éleveuse, cette chercheuse s'intéresse aux relations de travail entre les hommes et les animaux dans le milieu de l'élevage. On lui doit plusieurs ouvrages sur le sujet dont *La mort n'est pas notre métier*⁽¹⁾, ou *Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI^e siècle*⁽²⁾. Elle vient d'apporter sa contribution au Livre blanc pour une mort digne des animaux (Éditions du Palais, 2014). Si ses travaux l'ont amenée à enquêter dans de nombreux élevages, plus récemment ses recherches l'ont conduite à rencontrer de nombreux éleveurs en bio. Elle en a tiré quelques enseignements très instructifs pour ce milieu. Selon elle: «L'élevage Bio est l'élevage de l'avenir, si...» Ce "si" a attiré notre attention...



Entretien de Nelly Pégeault avec Jocelyne Porcher

N.P.: Vous avez étudié de très nombreux élevages, en France, en Belgique, au Portugal et au Québec dont un grand nombre en bio, rencontré une quantité de paysans et d'employés dans ces fermes, et vos observations vous amènent à faire plusieurs constats à propos de l'élevage biologique. Selon vous, celui-ci pourrait devenir l'élevage de l'avenir mais pas dans les conditions actuelles... Pouvez-vous nous expliquer?

Jocelyne Porcher: D'abord, il me semble que l'avenir de l'élevage biologique dépendra de deux facteurs: le premier tiendra au fait que la Bio sera – ou non! – soutenue par les instances européennes et les Etats: cela aura forcément un impact sur les élevages dans le futur.

Et sinon, l'avenir de l'élevage biologique me paraît également très lié à la façon dont il saura gérer ses contradictions. Par exemple, alors que la Bio prône une certaine déontologie, il y a aujourd'hui en France un système de pensée très ancré dans «les productions animales». En termes de représentation, cette expression évoque bien plus le système industriel que la Bio: elle traduit un rapport aux animaux basé essentiellement sur la rationalité économique. On est loin des notions d'élevage fondées sur la relation à l'animal – les soins, l'échange avec le vivant, le «vivre ensemble» – telles qu'on est censé les concevoir en agriculture biologique... Je crois que l'élevage Bio doit s'écarter de ce type de représentations conventionnelles s'il veut avoir un avenir. Car parler de «productions animales bio», ça fait plutôt oxymore!

N.P.: Idéalement l'élevage biologique, avec ses notions d'ancrage dans son territoire, de liens au sol et au vivant, et de circuits courts, devrait pouvoir privilégier des races locales. Pourtant, vous avez là aussi constaté de nombreuses difficultés des éleveurs à respecter cette approche... Pouvez-vous développer?

J.P.: Ce que je connais surtout, c'est l'élevage de porcs. Et dans ce cas, l'élevage biologique est confronté au fait qu'il manque des éléments



▲ Jocelyne Porcher avec cochon et poule

dans les filières. Par exemple, un éleveur bio de cochons qui fait des races locales ne trouvera pas nécessairement le transformateur qui va savoir travailler ce type de porcs: les animaux issus de races anciennes sont plus vieux, plus lourds, ils font plus de gras, etc., ils ne sont pas du tout formatés pour la production industrielle. Voire, justement parce qu'il s'agit de races locales, ils présentent une grande diversité dans leur conformation, loin des standards... Conséquence, si l'éleveur n'est pas dans une micro-filière, ou s'il ne transforme pas lui-même la viande de ses animaux, il ne pourra pas vendre ses cochons faute d'une filière de transformation qui sache travailler avec ce type de porcs hors normes.

N.P.: Est-ce pour cela que les éleveurs bio développent finalement assez peu les races locales?

J.P.: Voilà. Et c'est un vrai problème! Je connais

beaucoup d'éleveurs bio qui préféreraient nettement utiliser des races locales. Mais comme ils ne sont pas dans des micro-filières type Noir de Bigorre⁽³⁾ ou Porc Corse⁽⁴⁾, et qu'ils ne souhaitent pas transformer eux-mêmes ou faire de la vente directe à la ferme, ils sont dépendants du transformateur. Si ce dernier leur dit «Je ne veux pas de tes cochons limousins», et bien les éleveurs sont obligés de se tourner vers de la Naïma ou de la Youna...

Si l'éleveur n'est pas dans une micro-filière, ou s'il ne transforme pas lui-même la viande de ses animaux, il ne pourra pas vendre ses cochons

N.P.: Pardon, c'est quoi la Naïma ou la Youna?

J.P.: En fait, ce sont des souches de porcs industriels appartenant à des sociétés spécialisées dans la sélection génétique. On achète de la Naïma ou de la Youna un peu comme on choisit une voiture: c'est comme une marque!

Cela rejoint mon propos sur le choix des races en bio: faute de transformateurs, les éleveurs sont contraints de se tourner vers des races – ici on



▲ Certaines races de porcs sont sélectionnées pour que les truies produisent de très nombreux porcelets

parle même de «souches» – répondant à des critères industriels comme la prolificité par exemple. La Naïma (voir encadré) peut avoir jusqu'à 18, voire 20 porcelets en une seule portée! Mais si ces animaux sont très prolifiques, il ne faut pas oublier qu'ils ont été sélectionnés pour les systèmes concentrationnaires. Or en Bio les éleveurs pratiquent le plein air, et dans ces conditions ce type d'animaux s'avèrent très fragiles, ils peuvent être sujets à des morts subites... il y a plein d'accidents! Ces cochons sont prévus pour être abattus avant six mois. On est loin des 18 mois des cochons de races locales. Je connais un éleveur qui avait ce type de truies sur sa ferme, des Naïma. Un matin, il a trouvé une truie morte

▼ Abattoir industriel



dans son champ: il n'a pas été plus surpris que ça et n'a même pas fait venir le vétérinaire pour une autopsie! La même chose serait arrivée chez un éleveur de gascons, il aurait été très inquiet: ça n'aurait pas été normal du tout! On voit bien ici comment, en obligeant à travailler avec ce type de races, on influe sur le système d'élevage lui-même. On voit comment la race fait la relation de travail: c'est elle qui détermine le terroir, la taille et la durée de l'élevage, l'alimentation... Toute la démarche de l'élevage est liée à ce choix de départ.

N.P.: Ce calque de l'approche industrielle atteint selon vous son paroxysme quand il s'agit de transport et d'abattage. Vous venez d'ailleurs de collaborer à un «Livre blanc pour une mort digne des animaux». Vous dites que de nombreux éleveurs aspirent à une autre fin pour leurs bêtes. C'est quoi une mort digne pour un animal?

J.P.: Une mort digne pour un animal, c'est une mort à la hauteur de la vie de cet animal, de ce qu'il aura apporté à l'éleveur ou aux autres animaux, de la relation qu'on a eue avec lui. C'est tenir compte du fait qu'on n'élève pas les animaux seulement pour les tuer. On oublie trop souvent que les éleveurs choisissent ce métier parce qu'ils aiment le contact avec les bêtes, que leur vie prend tout son sens dans la relation qu'ils établissent avec leurs animaux et la nature. C'est sur cette sorte de trinité «homme, animal, nature» qu'est fondée la vie d'un éleveur... Il ne tue pas ses animaux par plaisir! Le but de la vie d'un animal n'est pas la mort, c'est comme pour nous: si la mort est l'aboutissement de toute vie, elle n'en est pas le but! Dans l'élevage, c'est pareil, l'aboutissement de l'élevage sera la mort de l'animal. Mais elle n'en est pas le but. L'élevage, c'est un compagnonnage: puisqu'on a choisi de vivre avec les animaux, il faut les tuer car - et c'est

A propos de Naïma

Naïma, est une variété de «truie sino-européenne». C'est une sorte de «marque déposée» par l'entreprise de sélection génétique «Pen Ar Lan». Voici notamment quelques extraits de la façon dont cette race est présentée par l'INRA:

«"Naïma", tel est le nom d'un nouveau type génétique de porc créé à partir de races chinoises dans le prolongement de travaux de l'INRA. Celui-ci combine par croisement les qualités de porcs chinois, comme la rusticité, la prolificité et la qualité de la viande, avec celles de différentes races d'origine européenne telles que la vitesse de croissance et le taux de muscle dans la carcasse [...] Mais la prolificité en elle-même ne sert à rien si la mère ne peut pas nourrir sa progéniture. En effet, chez les truies très prolifiques des races classiques, il arrive assez souvent qu'une portée comporte plus de porcelets que la mère ne porte de tétines. Les moins vigoureux ont alors très peu de chances de survivre. Le nombre de tétines, qui peut paraître seulement un détail étonnant, joue donc un rôle important dans la rentabilité de l'élevage. Il intervient même dans la fixation du prix des femelles "Naïma" [...] Certaines études considèrent que le croisement entre lignées sino-européennes et lignées hyperprolifères ouvre dès maintenant aux meilleurs éleveurs la voie des 30 porcelets sevrés par truie et par an, contre actuellement 26 à 27 dans les meilleurs cas [...]» Sic! N. P.

Source Presse INRA (<http://www.bulletins-electroniques.com/actualites/35186.htm>)

ce que la plupart des éleveurs répondent - «on ne peut pas tous les garder!». Pour nous c'est pareil. Les transhumanistes rêvent de rendre l'homme éternel, mais si c'était le cas, ça serait insupportable! On se rend bien compte que la vie n'est possible que si elle a une fin: la mort est la condition de la vie. Le prix à payer pour vivre avec des animaux, c'est de les tuer. Ce n'est pas comme ça que les mouvements de «libération» des animaux envisagent cette question. Mais pour l'éleveur, c'est bien ainsi qu'il voit les choses: si le prix à payer pour partager une vie en commun avec les animaux est d'avoir un jour à les tuer, alors oui, il en accepte le prix. Ce prix est élevé... parce que la vie d'un animal a de la valeur!

N.P.: Vous relatez dans votre livre blanc une expérience menée en Corse d'abattoir itinérant qui selon vous correspond mieux à l'éthique des petits élevages fermiers écoulant la viande de leurs animaux en circuit court. Qu'est-ce qui vous paraît intéressant dans cette alternative?



©noirdebigorre

▲ Porc Noir de Bigorre : rien à voir avec l'élevage en stalle

J.P.: En fait, en 2005, avec un étudiant designer, on a fait un projet de camion-abattoir itinérant: on avait appris qu'en Autriche il existait un camion-abattoir qui circulait de ferme en ferme, et notre idée était aussi de revisiter le concept de la bétailière. Pour avoir réalisé de nombreuses enquêtes dans les abattoirs auprès des travail-

leurs et des éleveurs, je savais qu'ils ne sont pas du tout satisfaits du traitement réservé aux animaux dans ces structures. Les uns comme les autres aspirent à sortir du morcellement des tâches qu'on y pratique et préféreraient effectuer un travail «de A à Z» avec l'animal.

L'idée de ce camion-abattoir répondait donc à l'attente des éleveurs d'accompagner leurs animaux de la naissance à leur mort; et pour les travailleurs en abattoirs, d'accompagner les éleveurs dans cette étape difficile du travail avec l'animal. Car si la plupart des éleveurs ne souhaitent pas tuer leurs animaux eux-mêmes, ils ont envie de déléguer ça à quelqu'un de confiance. Au lieu d'être juste celui qui abat l'animal, ou celui qui découpe les carcasses à la chaîne – travaux répétitifs et éprouvants! – l'ouvrier d'abattoir pourrait, sur ces petits abattoirs itinérants, être celui qui abat, mais aussi découpe et commence à transformer la carcasse. Ce serait plus valorisant pour lui et plus satisfaisant pour tout le monde! Y compris pour l'animal qui n'aurait à subir ni le stress de la séparation, ni celui du transport et encore moins l'ambiance des abattoirs. «Il pourrait mourir à la maison» comme disent les éleveurs! Depuis 2005 que cette idée a circulé, elle a vraiment rencontré beaucoup de succès, et j'ai eu de très nombreux retours d'éleveurs, encore aujourd'hui, demandant où en était ce projet. Les éleveurs ont envie de ce type de solution: ils n'en peuvent plus des conditions actuelles d'abattage! J'observe même sur ces questions un durcissement depuis quelques temps. Alors qu'il y a encore une dizaine d'années les éleveurs se disaient peinés de voir leurs animaux traités ainsi mais ne voyaient pas comment changer les choses, aujourd'hui, certains d'entre eux revendiquent le fait d'abattre leurs animaux à la ferme pour leur éviter le supplice de l'abattoir. Ils se savent hors-la-loi et c'est leur façon d'entrer en résistance contre ces pratiques d'abattage qu'ils jugent insupportables. Ils agissent ainsi parce que les abattoirs sont de plus en plus concentrés⁽⁵⁾, mais aussi parce qu'ils sont sensibles au climat

général de souci des animaux. Via la critique globale de l'élevage et celle de l'abattage des animaux, ils se voient montrés du doigt. Cette fin de vie lamentable qu'on impose à leurs bêtes pourrit tout leur travail et cela les conforte d'autant plus à vouloir le mener tel qu'ils ont toujours voulu le faire: dans le respect de leurs compagnons domestiques! Ce qui suppose de leur réserver une mort digne ■

Notes:

- 1- «La mort n'est pas notre métier» Editions de l'Aube, 2003
- 2- «Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXI^e siècle» La Découverte (Poche), 2014
- 3- Pour plus d'infos sur la filière «Noir de Bigorre»: www.noirdebigorre.com
- 4- Pour plus d'infos sur la filière «Porc Corse»: www.orriu.com; www.u-porc-neru.com
- 5- Ndlr: Pour mémoire, ces dernières années nous avons assisté à la disparition progressive des petits abattoirs, incapables de suivre les normes imposées, notamment «le Paquet hygiène» de 2004. Cela s'est fait au profit de plateformes d'abattage toujours plus grandes, donc plus concentrées et «déshumanisées», mais forcément aussi plus éloignées des fermes, ce qui suppose de plus longs transports pour les animaux.

Le « Livre Blanc pour une mort digne des animaux »

Avec l'industrialisation de l'élevage, l'abattage des animaux est devenu une opération invisible, y compris pour les éleveurs. Or, le peu que ces derniers entendent de l'abattoir les heurte profondément. Parce qu'ils ont une meilleure opinion de leur métier que ce que la société leur renvoie, ils sont de plus en plus nombreux à revendiquer un droit de regard sur la fin de vie de leurs animaux. Contrairement au discours dominant qui condamne l'élevage, promeut une alimentation biotech et un détachement envers les animaux, ces éleveurs veulent pouvoir assumer la mort de leurs bêtes. C'est l'objectif de ce livre blanc. Témoigner, proposer, impliquer. Parce que la présence des vaches, des cochons et des moutons nous importe et que de leur vie et de leur mort, nous sommes tous redevables.



©Caroline Lefebvre

▲ Ferme d'Auzillargues, ▼ Martine Rulens (Ânes d'autan): avant tout, les éleveurs font ce métier par amour des animaux...

